



desclée
de
brouwer

Arno Stern L'Âge d'or de l'Expression

Document



L'Âge d'or de l'Expression

Du même auteur

Aspects et technique de la Peinture d'Enfants, Delachaux et Niestlé, 1956.

Compréhension de l'Art enfantin, Préface de Françoise Dolto, Delachaux et Niestlé, 1959.

Le Langage plastique, Delachaux et Niestlé, 1963.

Une grammaire de l'Art enfantin, Delachaux et Niestlé, 1966.

Entre éducateurs, Delachaux et Niestlé, 1967.

Une nouvelle compréhension de l'Art enfantin, Delachaux et Niestlé, 1968.

Initiation à l'Éducation créatrice, Librairie d'éducation nouvelle, Montréal, 1970.

L'Expression ou l' Homo Vulcanus, Delachaux et Niestlé, 1973.

Le Monde des Autres, Delachaux et Niestlé, 1974.

Antonin et la Mémoire organique, Delachaux et Niestlé, 1978.

Les Enfants du Closlieu, Hommes & Groupes, 1989 ; édition revue et illustrée, 2007.

Heureux comme un enfant qui peint, Préface d'Albert Jacquard, photographies de Peter Lindbergh, Éditions du Rocher, 2005.

Le Jeu de Peindre, Actes Sud, 2011.

Le Closlieu, le Jeu de Peindre et la Formulation, Hermann, 2013.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'œuvre est un objet de communication. La Formulation est un tout autre phénomène – manifestation sans âge, née d'une nécessité humaine universelle, englobant, certes, l'enfance, mais sans en être spécifique, une manifestation qui fonctionne selon ses lois et avec ses éléments incomparables. Toute comparaison avec les phénomènes de l'art éloigne de sa réalité.

On risque de jeter des ponts entre la Formulation et l'art. Et cela n'est pas étonnant, puisque seul l'art était connu jusqu'alors et qu'on lui a assimilé cette manifestation méconnue. (Eût-elle été seulement inconnue ! J'aurais moins de mal à la faire connaître pour ce qu'elle est vraiment.)

L'appellation « la Formulation » signale une réalité qui s'oppose à tout un concept culturel. Sa reconnaissance a pour effet de transformer les mœurs, en bannissant des agissements bien établis, ce qui est fâcheux pour ceux qui ont développé des idées fantaisistes et joui d'une grande fortune dans l'opinion.

Je sais qu'il est dangereux de couper l'herbe sous les pieds de gens installés dans des habitudes. Leur dire que leurs convictions sont bâties d'erreurs, les rend agressifs et malveillants.

Les notions de la Formulation s'établissent sur les ruines encombrantes de l'art enfantin. Il y a beaucoup à déblayer !

Je m'étais évertué, des années durant, à dénoncer les mauvais traitements infligés aux enfants. Cela m'a valu d'être l'ennemi public des professeurs d'arts plastiques installés. Le plus sage serait de les ignorer et de m'adonner à ma tâche avec sérénité, sans me soucier de ce qui « ne me regarde pas ».

Il est vrai que, ayant créé un Lieu pour la Formulation – un espace impénétrable, éloigné des calamités que je dénonce –, qu’ai-je à regarder par-delà ses frontières !

Par-delà les frontières du Closlieu est l’enseignement que subissent ceux que je reçois ici afin qu’ils vivent des moments de vrais plaisirs. Tout est là pour les réjouir. Le jeu, entre les murs du Closlieu, fait oublier tous les soucis du dehors. Mais ces petits enfants, qui arrivent chez moi, sont accablés et constipés, bourrés d’idées vicieuses et encombrantes pour leur sérénité. C’est un spectacle affligeant, quotidien, généralisé qui m’incite à prendre la parole. N’y a-t-il pas de quoi se mettre en colère contre « eux », lorsque vient, dans le Closlieu, un petit enfant, à l’âge où l’on joue de tout son être, qui ne sait plus produire autre chose qu’une composition de facéties amalgamant des préceptes et des hasards, un de ces exercices reproduits dans les livres recommandés à ceux qui éduquent les enfants. Ils ont gâché le plaisir et détruit la spontanéité de tant d’enfants ! Ils leur ont fait un mal irréparable, dont toute leur vie se ressentira.

Les enfants sont crédules. Ils ne savent pas que ce traitement – présenté comme la bienfaisante innovation –, les rend dépendants, indigents. On flatte leur orgueil, et ils sont, finalement, fiers d’un faux talent, calqué sur ce que le marché de l’art a de pire à proposer.

« Nous allons jouer avec des couleurs et des matières ! » et les enfants font éclabousser de la peinture sur un carton ondulé, jettent une poignée de sable sur une plaque enduite de colle, piétinent des flaques de diverses couleurs. C’est ça qu’on appelle jouer ! Jouer, c’est autrement plus sérieux. Je vais raconter comment se déroule un jeu (selon un rituel), un jeu

dont la principale caractéristique est de ne rien produire.

J'ai proposé un autre vocabulaire pour parler de faits inhabituels. N'essayez pas de les détourner de leur sens. N'essayez pas de récupérer ce qui doit être original. J'ai nommé la Formulation. Elle est un phénomène inconnu ; et ce n'est pas étonnant. Il a fallu, tout d'abord, créer les conditions qui la rendent possible.

Vous pensez peut-être que j'ai créé un lieu pour susciter, révéler et expliquer la Formulation, ainsi que l'aurait fait un théoricien, essayant de concrétiser une hypothèse. Non, j'ai aménagé un espace pour permettre à un jeu de se dérouler de la manière la plus confortable et la plus économique.

Et ce lieu – le Closlieu – où la quiétude, l'inépuisé de la situation, l'absence de sollicitations placent chaque personne dans une situation inhabituelle, suscite l'émanation de traces originales.

C'est parce que, voici plus de cinquante ans, j'ai installé le Closlieu qu'est apparue la Formulation née d'une nécessité ankylosée, omise parmi les capacités humaines. Plus que de mérite, je parle de ma chance. Ma chance a été l'absence de préjugés qui m'a permis de rencontrer ce que d'autres n'ont pu apercevoir.

Si j'avais eu un regard barbouillé de concepts, je me serais émerveillé de l'originalité esthétique des créations enfantines et me serais fait un devoir de les rendre encore plus originales, plus spectaculaires, comme les désirent les artistes avides d'écho public.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

première fois, leur capacité de tracer.

Est-ce donc ça qui est intéressant ? Ne pouvait-il, tout simplement, être le témoin attentif des traces spontanées, d'un spectacle sans précédent ? L'idée ne lui en est pas venue parce qu'il est conditionné par les mœurs enseignantes de son milieu culturel et qu'il pense, par conséquent, qu'on apprend à dessiner, à écrire, à compter, selon la programmation fixée par l'école. Pour lui, un dessin intéressant est la reproduction adroite de ce qui a été regardé. Peut-être leur a-t-il (intérieurement) donné des notes, 10/20 si le profil est un peu mou, 15/20 si un personnage a presque l'air de courir, 0/20 si c'est un affreux gribouillage qui ne représente rien du tout...

Belle occasion manquée – manquée dans la forêt amazonienne – comme elle l'est, au quotidien, dans toutes les écoles du monde ! Comme tous ceux qui « travaillent » avec les enfants, il aurait pu faire une découverte fondamentale : celle de la Trace naturelle : la Formulation.

Pourquoi les éducatrices maternelles se font-elles un devoir de cultiver leurs petits élèves au détriment de leurs nécessités essentielles ? Elles emploient des procédés souvent sophistiqués. Elles sont fières de leurs résultats, de ce qui s'exhibe.

Qu'est-ce qu'un résultat ? L'enfant serein ? C'est l'exposition des meilleurs dessins dans la classe, dans les couloirs et le préau de l'école, où les mamans peuvent les admirer. Ce sont souvent des panneaux collectifs, réalisés d'après un conte ou une incitation musicale, les couleurs sont parfois suggérées, parfois la maîtresse y va de son coup de

pinceau pour parfaire le résultat. L'important est que les spectateurs reconnaissent dans ces « œuvres » des petits enfants les références à Manessier, à Chagall ou au Maître de Moulins.

Bien sûr, si ces enfants, au lieu de faire du pseudo-art, avaient eu le droit de s'adonner à la Formulation, leurs traces ne seraient pas livrées aux regards des spectateurs. Nul ne s'en repaîtrait, et les enfants, au lieu de s'adonner aux félicitations, auraient eu le plaisir incomparable d'assouvir une nécessité vitale dans un jeu sans spéculation.

Et les parents, privés d'exposition et de la vanité qu'elle développe, chez eux et chez les enfants, n'ont-ils aucune part de ce plaisir ? Les parents constatent le changement qui a lieu en l'enfant, dans le Closlieu. Et cela vaut plus que l'orgueil d'avoir un petit parodiste d'art abstrait.

Et les enseignantes maternelles, si leur rôle ne consiste pas à susciter des œuvres, que feront-elles ? Elles apprendront l'existence de la Formulation et tout sera devenu différent dans leur relation avec les enfants. Et les ethnologues ? Eux aussi, ainsi que les préhistoriens, seront différents s'ils se familiarisent avec la Formulation ; cela donnera une impulsion nouvelle à leurs travaux et ils s'épargneront bien des blâmes, plus tard, lorsque la Formulation fera partie des connaissances répandues et incontestables.

Les préhistoriens ne font pas copier des modèles aux gens dont ils interprètent les restes trouvés au fond des grottes. Mais ils empruntent les manières des psychanalystes en interprétant les dessins, c'est-à-dire, en projetant sur eux leurs préoccupations et leurs préjugés. Le jour où ils sauront ce qu'est

une Figure Primaire, au lieu d'aller chercher un *dieu solaire* et je ne sais quels symboles, ils parleront de Figures Rayonnantes et cela les mettra peut-être sur la piste de la naissance et de l'évolution de la Trace chez nos ancêtres lointains !

Lorsque j'ai rendu visite aux nomades du désert, aux habitants de la forêt vierge, j'ai eu envers eux la même attitude qu'envers les enfants du Closlieu. Et lorsque j'ai vu leurs traces, sur les feuilles que j'avais apportées, j'ai eu sur ces manifestations le même regard que sur celles dont je suis témoin, quotidiennement, dans le Closlieu. Ce regard n'est pas interrogateur, il ne contient aucun étonnement, ni aucun jugement. C'est ce qui rend exceptionnelles ces milliers de feuilles qui font partie de mes documents d'étude.

Ces feuilles ne ressemblent pas aux dessins que des voyageurs ont rapportés de leurs lointains séjours, qu'ils exposent et, même parfois, publient.

Ils les commentent, disant en quoi ils sont typiques de telle contrée, de telle culture, parce que les enfants ont représenté « le chasseur rapportant une gazelle », « une Africaine pilant le mil », « une pirogue arborant le drapeau national », « un charmeur de serpents », « un joueur de tam-tam »...

Dans ces dessins, rien n'est authentique. Le sujet, la manière de dessiner, le sous-titre et la signature... Tout indique que ce sont des devoirs d'écoliers, faits en classe ou refaits de mémoire, et qui, malgré ce qui les veut exotiques, ne sont typiques que de l'école universelle.

Ces dessins ne sont pas plus africains, péruviens ou

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

parce qu'elles sont devenues étrangères à nos nécessités présentes. À l'écart de notre vie, elles sont comme un calendrier demeuré à une date révolue.

Ce constat ne m'empêche pas d'écrire encore des notes et de les ranger, parmi d'autres, en vue d'une possible utilisation.

« Vous donnez un thème, et hop !... »

Je me souviens (avec une horreur qui ne décroît pas à travers tant d'années !) de ce que m'a dit un jour un interlocuteur : « Ah, vous laissez les enfants entièrement libres ! Alors, comment ça se passe ? Vous leur donnez un thème et hop, ils partent là-dessus ? »... « Ah non ? Vous ne leur donnez même pas un thème ! Mais alors, quand ils n'ont pas d'idée, comment faites-vous ?... Oui bien sûr, ils finissent toujours par trouver quelque chose. Ou ils copient le voisin, non ?... »

Presque chacun de ses mots démontre le conditionnement scolaire de sa pensée : les leçons, la dépendance stérilisante de l'élève... *Le thème* du dessin, le sujet de la rédaction, remplissant les pages des cahiers, sont le quotidien de tous les écoliers, *Sujet* et *Note* vont de pair. Tout le système de l'enseignement repose sur cette association, qui fait de l'adulte le donneur d'ordres et le juge.

L'idée ; sous-entendu *la bonne idée*, cette notion est étrangère à la Formulation, qui découle d'une nécessité non intentionnelle, irraisonnée, échappant à toute mesure – à celle d'autrui, comme à sa propre appréciation. Ceux qui distribuent des idées croient, bien sûr, que l'enfant en manque, ils croient aussi qu'une idée peut être bonne ou mauvaise.

J'ai, dans mes documents, une série de peintures faites dans un hôpital, sur lesquelles est écrit : « Dessin libre sur thème imposé: la chambre », « Dessin libre sur thème imposé: la maison »... Mon interlocuteur, si je les lui soumettais, trouverait

cette formule normale, ne verrait aucune contradiction entre « libre » et « imposé ».

Et il a parlé aussi de *la copie*. Mais il ne sait rien du Closlieu et n'imagine rien de ce qui lui est propre : un enfant peint un très grand personnage. Il arrive que cela incite un autre à représenter également un personnage, peut-être moins grand, ou peut-être plus haut. C'est le sien et il porte l'empreinte de sa personnalité, de ses préoccupations, de ses expériences, de ses désirs. C'est ce qui le différenciera de celui dont il s'est « inspiré ».

La copie, à l'école, signifie l'accaparement du bien d'autrui, et c'est un larcin réprimandé. Dans l'industrie, la copie d'un modèle, c'est-à-dire le vol d'une innovation, donne lieu à des procès.

Dans la Formulation, il ne s'agit pas d'une appropriation abusive, car l'enfant n'invente pas ses objets. Il les emprunte à un répertoire disponible pour le jeu de chacun.

Comment fait mon interlocuteur pour être choqué de ce qu'un enfant soit stimulé par le jeu d'un autre, tandis qu'il trouve normal que tous les enfants d'une classe exécutent le dessin imposé par l'adulte ?

Trop d'idées erronées se sont enracinées dans les habitudes de penser ; trop de pratiques nocives en sont nées, que le temps a accréditées.

Il n'est pas aisé de faire comprendre l'esprit du Closlieu. Mais pour les enfants du Closlieu, il va de soi. Il est une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Je disais que je ne crois pas en ce dieu, créateur et maître du monde, qui exige que nous soyons ses enfants sages. Mais s'il existait, il n'aurait rien à reprocher à ma conduite.

La foi donnait à mon père des convictions et une assurance éliminant le doute et l'hésitation. Sûr de la protection divine, il cheminait miraculeusement au travers des dangers – non pas des embûches de la vie quotidienne, mais d'une menace quotidiennement présente durant tout le temps qu'a duré le nazisme.

Son image me fait aimer et respecter ceux qui ont la chance de croire. Avec eux, je me sens en bonne compagnie.

J'ai, dans ma bibliothèque, les livres de prières de mes parents. Certains ont appartenu à plusieurs générations d'ancêtres, qui en ont tourné les pages avec des doigts dévots. Dans les coins usés et brunis de ces pages, que l'âge a jaunies, leurs salives sont incrustées. Il me semble que leur ferveur vibre encore dans cette pieuse écriture, que j'avais apprise au sortir de l'enfance ; mais que je n'ai pas assez fréquentée pour en faire un vrai usage.

J'avais été un élève remarqué à l'école primaire et, parce que je savais réciter, sans erreur, les quatre tables de mathématiques et, sans reprendre haleine, nommer tous les affluents de la Seine et de la Loire, on me promettait une grande carrière, cautionnée par de désirables titres académiques. Je m'en tirai avec le certificat d'études. Le reste m'a été épargné. Aussi, à défaut de carrière prestigieuse, j'ai inventé un métier et une science – une science qui n'entre dans aucun compartiment académique, un métier qui donne beaucoup de plaisir à ceux qui, à ma suite,

l'exercent avec plus ou moins de fidélité, dans des lieux inspirés de mon Closlieu. (J'ai pour principe de ne contrôler aucun des praticiens que j'ai formés, mais, aussi, de ne répondre du travail de personne. Je fais confiance à ceux qui découvrent le monde séduisant du Closlieu. Je me dis que, s'ils le comprennent, ils se passent d'un tuteur. Je ne veux pas être le gardien d'un dogme, ni le patron d'une entreprise à succur-sales multiples.)

Entre le certificat d'études, qui clôtura ma carrière de premier de classe et la grande école de la vie, qu'ont été la clandestinité et le camp de travail suisse, se situe une petite année scolaire de collège, à Boulogne, près de Paris. J'y ai été malheureux, assailli par des matières inexplorées, trop nombreuses : l'anglais, le latin, l'hébreu, mal enseignés, et qui se télescopiaient dans mon esprit.

J'ai été malheureux, parce que je trouvais tout cela inutile et que ça ne valait pas la séparation d'avec mes parents et l'éloignement de ma ville familière où, me semblait-il, à chaque coin de rue, je rencontrais des amis.

Je regrette chacune de ces langues qui, ensemble, formaient un bouchon à l'entrée de mon cerveau. Celles que j'ai apprises plus tard, dans la rue, au milieu de ceux qui les parlent – comme l'enfant développe sa langue maternelle, non en conjuguant des verbes et en énumérant des règles –, m'ont permis de communiquer utilement dans bien des circonstances.

Je regrette d'avoir oublié le peu d'hébreu qui, à l'époque du collège, s'était quand même infiltré dans mon esprit. Il m'a été utile, une fois, lors d'une tournée de conférences en Israël. Un psychologue bilingue s'était offert comme interprète et

j'essayais en vain de contrôler sa traduction.

À un moment, parlant du personnage dans le Formulation, je montrais le tableau d'un enfant en disant : « Cette Figure humaine... ». En psychologue, conditionné par son habitude d'interpréter les dessins, il traduisit : « Yeled » et je le repris : « Non, je n'ai pas dit Enfant, il faut dire Adam ! ». Il fut extrêmement surpris, et moi, j'avais eu de la chance, car mon vocabulaire ne contenait guère plus que ces mots.

Au camp, j'ai renoué avec l'allemand, la langue abandonnée de mon enfance, et je me suis familiarisé avec ses variantes : le yiddish, l'autrichien, le suisse-allemand.

Il est vrai que, durant les années qui ont suivi notre fuite de l'Allemagne nazie, à la maison, s'est développé un langage que nous étions seuls à pratiquer ; un parler fait de phrases allemandes composées en grande partie de mots français. C'est ainsi que se sont formés les dialectes, et que s'est, jadis, développé la langue du ghetto, brodant sur une trame alémanique, des vocables polonais, russes, hébraïques...

J'ai appris, avec ravissement, qu'une langue maternelle, même oubliée, ne dépérit pas et qu'elle peut non seulement être régénérée, mais qu'elle contient, comme en germe, toute la richesse de ses moyens. Lorsque cette langue s'est endormie pour sa longue hibernation, j'étais un enfant, certes un enfant qui parlait bien, mais avec un vocabulaire limité aux besoins de son âge. Lorsque, un demi-siècle plus tard, j'ai renoué avec cette langue, j'avais besoin d'un vocabulaire étendu, d'une élocution riche. D'où me venaient-ils ? Des mots, jamais pratiqués, s'offraient à mon parler, tout normalement, comme ils se seraient

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

lendemain soir, à une fête dans le campement, j'en fus ravi, sans savoir de quelle fête il s'agissait. Je voyais autour de moi tout le monde très affairé et les enfants excités. Mais, le lendemain matin, il vint me dire qu'il ne pouvait assister à la fête parce que son oncle s'y trouvait et que, donc, il avait *la honte*.

Cela me paraissait étrange et même inacceptable. Mais, après tout, de telles lois réglementent la conduite de chacun, dans une société qui a son mode de fonctionnement éprouvé. De semblables lois existent chez les animaux, je le constate dans le comportement de nos chats, qui respectent la priorité des aînés. L'absence de telles règles conduit aux comportements insupportables de jeunes gens, qui se précipitent sur une place, dans le métro, l'occupent avec un air de satisfaction arrogant, narguant la vieille personne ou la mère qui porte un bébé dans les bras, qu'ils ont empêché de s'asseoir.

En face de la maison Trépan, un mur en petites pierres sèches soutenait un verger dont les arbres fruitiers laissaient rouler des Reines-claudes, de petites poires et des abricots sur le bord de la route, où j'allais les ramasser. Et un peu plus loin, un chemin raide, mal délimité, posé à même le rocher, avec des cailloux roulant sous les pieds, conduisait vers la Citadelle. Je devais l'emprunter, tous les soirs, pendant plusieurs semaines, pour aller apporter les devoirs à un camarade de classe retenu à la maison. Chaque fois, quand j'arrivais chez « le Mougine » (car on disait ainsi – comme de l'autre côté du Jura, le parler portait l'empreinte du voisinage germano-phone ; et comme en Italie, on dit : la Tosca, la Miranda, la Rita, pour désigner les femmes) –, on m'offrait une pomme – une pomme jaune un peu allongée, ayant un subtil arrièregoût d'abricot, que je n'ai jamais retrouvée ailleurs. À cause d'elle, j'aurais bien souhaité que la maladie du

Mougin dure plus longtemps.

Un jour, une de nos voisines rentrant de son jardin toute trempée, fit une observation sur le mauvais temps ou, peut-être, sur le risque d'attraper un rhume – je ne comprenais pas encore bien le français, et essayais d'interpréter les gestes et les intonations. Mon père, qui avait appris l'anglais et le français à l'école, essayait de parler tant bien que mal et sans complexe, acceptant le sourire de ses interlocuteurs comme les signes de leur bonne humeur. Il avait acheté une méthode, qui se voulait moderne, parce qu'elle prétendait partir de l'actualité telle qu'elle se lit dans les journaux. La seule phrase que j'en ai retenue est : « L'incendie est circonscrit. » À la voisine mouillée, mon père dit : « Pourquoi vous sortez quand il pleut et vous n'allez pas quand il ne pas pleut ? »

C'est sans enthousiasme que j'ai accepté, quelques années plus tard, notre départ de cette maison et l'installation, au dernier étage, d'un très vieux bâtiment au centre de la ville, dans un vrai appartement, que mes parents ont su aménager avec des meubles empruntés ou confectionnés, avec quelque vaisselle acquise au cours des précédentes années et du linge reçu des grands-parents et des tantes, à une époque où ils avaient encore la possibilité d'envoyer des choses et, de temps en temps, un mandat, avant que la confiscation de leurs biens ne les réduise eux-mêmes à la misère, suivie, plus tard, de leur déportation.

C'est ce logement, avec presque tout son contenu, que nous abandonnions en été 1940, pour un exode qui, cette fois, n'était pas une émigration personnelle, mais la fuite d'une foule paniquée devant l'envahisseur. Après l'Armistice, la plupart de ces réfugiés rentraient chez eux, en zone occupée ; les plus

prudents, ou les plus menacés demeurant dans ce qui s'appelait la zone libre.

Mes parents recevaient à leur table les autres réfugiés qui vivaient encore plus pauvrement que nous. Ils venaient bavarder avec nous qui parlions leur langue, se chauffaient devant notre poêle, demandaient des conseils. Aucun d'eux n'est revenu de déportation. Mes parents, rapatriés après la guerre, ne retrouvèrent rien et ont eu le courage de se réinstaller dans un sombre rez-de-chaussée, qui leur servit de pied-à-terre, puis, quelques mois plus tard, dans un petit logement, dont les deux fenêtres, sur l'étroite façade, offraient une vue agréable sur la place, sur un voisinage rassurant.

Je les ai aidés à s'établir. Ils m'ont aidé à réaliser mes idées : le projet d'un atelier où des enfants viendraient peindre, comme Maurice, comme Michel, Rosette, Suzanne... avaient peint dans l'atelier de l'orphelinat, le lieu où ma vocation s'était révélée.

Je suis né en ville et j'ai été, durant soixante-dix ans, un citadin convaincu, pour lequel les inconvénients matériels étaient compensés par tant d'avantages culturels ! J'ai vécu dans des lieux loués, ayant pour seul jardin des bacs à fleurs installés – au défi des interdictions du bail – devant mes fenêtres.

La maison – entourée de jardins, de champs et de bois, que j'ai acquise, tard dans la vie, a requis un énorme investissement d'énergies et de réflexions. Elle n'est pas l'héritage de nos ancêtres. Nous l'avons reçue, cette vieille maison avec ce qui l'entoure, comme une charge, et nous l'avons acceptée avec empressement, avec acharnement. Il nous appartient donc de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1950-1980 : les enfants ont-ils changé ?

Dans les années de ma notoriété, le médecin-chef d'un hôpital psychiatrique était venu me voir pour me proposer de créer un atelier dans son service. Durant deux ans, j'allais, une fois par semaine, faire peindre les patients du service fermé et cela leur plaisait énormément d'être pris au sérieux dans un jeu sans compétition ni jugement, un jeu sans finalité thérapeutique.

Vingt-cinq ans plus tard, on m'invita à faire une conférence, dans le cadre d'une journée consacrée au thème : « L'enfant de la modernité ». Mon thème était : « 1950-1980 : les enfants ont-ils changé ? »

J'acceptais ce propos, car il appelait deux réponses contradictoires : les enfants de 1950 étaient moins accaparés par les apprentissages – surtout dans le domaine de l'art – que ceux, trente ans plus tard, qu'on cultivait par des moyens de plus en plus sophistiqués. Ils étaient plus spontanés, immédiatement capables de vivre leur Formulation. Il leur fallait quelques heures de jeu dans le Closlieu pour amorcer le flot vif de la Trace naturelle.

Déjà en 1980, l'éducation artistique pesait sur leur esprit et mettait des obstacles à leur cheminement vers l'irraisonné.

Mais, une fois que l'enfant a éliminé ce venin d'idées corrosives, une fois rétabli son élan naturel, la Formulation se manifeste, avec ses composantes établies depuis l'origine, et selon des modes de fonctionnement immuables. La Formulation

retrouvée en 1980 n'a pas changé par rapport à celle des enfants de 1950.

Cela est d'autant moins surprenant que la Formulation – échappant à tous les conditionnements culturels, à tout ce qui agit sur les comportements dans le quotidien – est semblable chez l'enfant nomade du désert, l'habitant de la forêt vierge, et celui de la ville.

Mon discours a indisposé certains, il a surtout choqué un autre orateur, venu parler des enfants victimes de la guerre. Il interprétait leurs dessins comme les analystes de son époque : le ciel rouge traduit les émotions et les souffrances de cet enfant. L'absence de couleurs – le dessin étant fait au crayon – signifie un refus du monde extérieur... Était-il présent lorsque l'enfant l'a fait ? L'enfant avait-il autre chose que ce crayon à sa disposition ?... Peu lui importe ! il a ses idées, il les pose sur le dessin et l'écrase de son jugement.

Je n'ai rien dit de choquant, seulement que le Closlieu éveille, en chaque être, petit ou grand, les énergies de la Formulation, et que cette manifestation, étant hors des variables, est universelle.

Mais cela va à l'encontre de leur grille de raisonnement. Ils ne peuvent accepter l'idée de la Formulation, à la place de leurs idées sur le dessin, plus ou moins artistiquement accompli, tributaire du degré de développement mental, et fait pour chuchoter des secrets dans leurs oreilles aiguës.

Je n'ai plus jamais été invité par ce groupe, dont le responsable a fait un effort extrême pour me remercier de mon

intervention.

Je me pose aujourd'hui la question : « 1980-2000, le public a-t-il changé ? » Je veux dire : celui que je rencontre lors de mes conférences. Il se compose de personnes alertées ou attirées par mon sujet : des enseignants, des éducateurs travaillant dans une des nombreuses branches de la pédagogie, des parents, des soignants... et aussi des gens curieux, auxquels le titre de ma conférence a parlé, ou que l'article, paru la veille dans leur journal, a incités à cette rencontre.

Les enseignants recevaient souvent mal mon discours. Ils avaient des certitudes et elles s'opposaient à mes convictions. Ils exerçaient leur métier sans se poser de questions sur sa nécessité, se croyant indispensables au bon développement des enfants. Les relations entre enseignants et enseignés étaient basées sur une autorité à peine ébranlée en 1980, (même si la discipline n'était plus celle de 1880) et qui maintenait encore une apparence d'ordre et d'organisation. Leur travail était facile et sans risque. Le programme, les manuels, la soumission instaurée des élèves... quelles raisons avaient-ils d'innover ? de remettre en question ce qu'ils pratiquaient ? Qui le leur demandait ?

Je ne le leur ai jamais demandé. J'ai seulement présenté un lieu où règne une belle harmonie, un accord entre les nécessités et les capacités, une connivence, sans compétition, entre ceux qui jouent, une respectueuse amitié entre un adulte et des enfants...

Les professeurs d'arts plastiques et les psychologues étaient directement concernés, car je dénonce leurs agissements. Mais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

raison, c'est-à-dire donc, selon une nécessité qui est latente en chaque être.

Le fait est inattendu, parce que, dans le passé de l'humanité, la trace a toujours servi à communiquer. Il a fallu créer des conditions propices à une autre manifestation. Ainsi, à côté de l'art, source d'émerveillement et d'émotion, existe une manifestation infaillible, qui ne doit rien à autrui et ne s'adresse à personne, une manifestation dont la raison d'être est tout entière dans le fait qu'elle se produise.

Et elle se produit – telle qu'elle est nécessaire à la personne – parce que nul ne la juge, ne l'accapare ; et son émission n'est troublée par nulle attente ; est seulement un plaisir intarissable et incommensurable.

L'art était la manifestation d'une connivence entre un créateur et son amateur. L'un réalisait ce que l'autre rêvait – que ce soit le peintre, l'architecte, le tailleur ou le jardinier...

L'art est devenu l'effervescence d'une personne clamant sa joie, ou sa détresse et projetant ses œuvres au loin, vers un public espéré.

L'art s'est encore éloigné de son statut originel. Il est devenu une contestation, une raillerie, une insulte... et le public

plie l'échine et acquiesce à la persécution de ses sens, prétend même s'en délecter.

On parle d'anti-art, j'ai envie de parler de cette terrible facilité, du laisser-aller, de la glorification des hasards... et l'on me traite de rétrograde, parce que j'aime l'ouvrage fait dans la concentration et la sincérité : Van Gogh, Cézanne, Monet... et aussi les jeux inventifs de Picasso ; mais pas les barbouillages, les dégoulinades, les déchiquetages... que présentent tant de gens appelés artistes et que je qualifie de charlatans.

Peut-être sont-ils le dernier degré de cette dégradation de l'art. Après tout, peut-être que, dans une société comme la nôtre – et, surtout comme celle qui lui succédera – l'art n'a plus sa place ; pas davantage que les demeures raffinées, le langage cultivé, les sentiments élevés.

S'il n'a pas sa place, il disparaîtra. Quand je regarde les petits monstres de quatre ans qui nous entourent, je sais que leur rage destructrice n'est pas compatible avec la création et la délectation artistiques.

L'art disparu, il restera, cependant, la Formulation ; malgré la dureté des mœurs, l'égoïsme, le défaitisme, le désespoir... comme l'ultime recours pour la survie de l'humanité.

Si l'on vous dit : « Votre enfant est doué pour le dessin ! » ne le croyez pas.

Si l'on vous dit : « Votre enfant est nul en dessin ! » ne le croyez surtout pas !

Ces appréciations témoignent d'une vieille erreur, de l'idée que l'enfant est un artiste en miniature, ou en devenir, qu'il crée des œuvres charmantes, grâce à un don d'imagination et une fantaisie non encore bridés.

Ignorant pareillement la réalité, les uns glorifient d'inexistantes qualités, tandis que d'autres s'évertuent à faire surmonter de prétendues imperfections, sans parler de ceux qui trouvent dans les dessins des enfants une quantité, tolérable selon l'âge, de fautes charmantes.

Très tôt dans sa vie, c'est-à-dire vers un an et demi, le petit enfant découvre la possibilité de tracer. D'abord limitées, ses capacités motrices évoluent très vite, selon un déroulement programmé.

La Trace qui naît appartient à un code universel. Elle n'est jamais imparfaite. À chacun de ses stades, elle correspond totalement à une nécessité.

Si personne n'intervient, si personne ne détourne cette

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

toute la vie.

Je ne dis même pas qu'ils trouveraient, en dessinant, un exutoire à leurs préoccupations, une souhaitable consolation. Ce serait réduire le jeu à une seule de ses fonctions. En vérité, en traçant sur une feuille, l'enfant se structure, fortifie sa personnalité, acquiert la conscience de ses capacités et n'a besoin d'aucun secours pour entreprendre. Dois-je expliquer pourquoi le fait de tracer, selon une impulsion naturelle, aide à exister ? Il me semble suffisant de le dire.

On me demande : « La capacité d'expression est donc innée ? » et en le constatant, l'on s'étonne, car il a été, partout, parlé d'enfants doués, et d'autres qui ne le sont pas ; doués pour la musique, pour les beaux-arts, pour la danse... Et de citer Mozart, Mendelssohn, Schubert, Ariaga, compositeurs précoces et exceptionnels ! Mais pourquoi pas ? Et ne sont-ils des enfants prodiges que parce qu'ils ont pu commencer très jeunes ? D'autres n'ont pas vécu dans un milieu aussi stimulant. D'autres encore ont fait des débuts plus tardifs. Mais qu'est-ce que ça change ? On pourrait ignorer leur âge et ne considérer que leur œuvre.

Qu'ils aient eu, si jeunes, une telle inspiration et porté en eux un message aussi vigoureux, soit ! Mais ce sont des adultes précoces. Si l'on ne sait à quel âge Mendelssohn a composé le *Songe d'une nuit d'été*, on ne penserait pas que c'est à douze ans. C'est une musique d'adulte, et ce n'est pas la jeunesse de Mozart qu'on entend dans ses œuvres fraîches mais une époque – une personnalité... Ses œuvres de la fin ne sont pas moins mozartiennes que celles de son enfance. Mais nous avons vite des préjugés : de savoir que Schumann est mort dans un asile

d'aliénés ne doit pas nous faire entendre (ni interpréter) sa musique comme celle d'un fou. Et cela vaut pour Van Gogh tout autant, qui a projeté sur les objets et les espaces, qu'il pénétrait de son regard, une brûlante émotion qui les élevait au-delà de leur inertie objective.

J'en reviens aux enfants, aux non-prodiges... Pour comprendre la Trace de l'enfant, il faut oublier l'art, et prendre d'autres repères. Alors on rencontre la Formulation, on rencontre ce qu'on ne cherchait pas, car elle est inconnue et incomparable.

Lorsqu'on m'a demandé de faire un exposé sur le thème « 1950-1980, les enfants ont-ils changé ? leurs dessins ont-ils changé ? », j'avais répondu « Non ! », pas plus que le programme génétique ! Mais il faut nuancer cette réponse aujourd'hui.

J'avais dit : « La Formulation est toujours la même, son fondement et ses moyens ne changent pas dans le temps, non plus qu'ils ne sont différents d'une contrée, d'une population à une autre. J'en ai les preuves, ayant séjourné auprès de tribus dans les forêts vierges, les déserts, la brousse... au temps où ces régions du globe étaient encore préservées des programmes d'acculturation imposés par l'Occident. Si je retournais dans ces pays, je n'y trouverais que des écoliers standardisés qui ressemblent à ceux de nos pays. »

À la question, je répondrais aujourd'hui : les enfants n'ont pas changé, ils n'existent plus. Ils ne sont plus des enfants, mais des vieillards précoces. Ceux qui ont cinq, ou dix, ou quinze ans, ne savent plus être comme l'étaient leurs semblables entre

1950 et 1980. Leurs dessins ne seraient, certes, pas différents de ceux de 1980, 1960 ou 1950... Mais ils ne dessinent plus, ils répètent les leçons d'art qui les encombrent et bouchent tout accès à une vraie manifestation.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

troupes hitlériennes, et émigra avec femme et enfant aux États-Unis. Nous nous écrivions, racontant l'un à l'autre ce que nous écoutions chez nous, et cela entretenait le souvenir de nos moments musicaux au camp.

L'Espace dans la Formulation

Quiconque a vu dessiner des enfants a remarqué ce ciel, tracé comme un étroit bandeau bleu, tout en haut dans la feuille, par lequel le jeu commence parfois, et auquel répond, à l'extrémité opposée de l'espace, un bandeau de terre, traditionnellement marron, noir, ou vert, parfois bleu foncé.

Il arrive que ce soit par cette bande de terre que l'enfant commence, et qu'il y établisse les choses projetées. C'est le cas, notamment, lorsque l'enfant obéit à une intention déterminée, ou qu'il se réfère à ce qu'il a déjà pratiqué préalablement.

Et puis Maison, Personnage, Arbre... peuvent apparaître dans la feuille sans nulle fondation, dans un espace demeurant sans limites et sans orientation, ou qui ne se limitera qu'ensuite.

La plupart de ceux qui voient ainsi dessiner se contentent de penser que l'enfant, parce qu'il est naïf, ne sait pas encore faire autrement. Se référant aux notions de l'art, ils remarquent l'absence d'horizon, le manque de perspective, d'aberrantes disproportions... et ils attribuent ces « fautes » au sous-développement mental – une incapacité à bien voir et à restituer correctement ce qui s'observe. Ce raisonnement les dispense de réfléchir sur le fait de la prédominance de la limite supérieure et ce qui la motive – confirmé par d'innombrables tableaux ayant un ciel plus large que la terre, ou seulement un ciel.

La Formulation fonctionne selon d'autres règles – selon des modalités qui sont plus apparentées aux lois de la biologie

qu'aux considérations de l'esthétique.

Le tableau, qui intrigue et, parfois, enchante l'adulte par sa prétendue fraîcheur d'invention et de fantaisie et qu'il a le tort de considérer comme une création originale, ne peut être isolé d'un processus d'ensemble. L'enfant n'invente pas des choses drôles ; il accède à sa Mémoire Organique, selon un cheminement programmé.

La Formulation est, certes, ce jeu de prédilection, dans lequel s'accomplit, sans obstacles ni restrictions, une réalité avivée et qui obéit à tous les désirs de l'être – et, à première vue, à celui de s'entourer des choses familières aux préoccupations. Cela, à soi seul, explique le plaisir que donne ce jeu.

Mais la Formulation est, avant tout, l'expression de ce que conserve la Mémoire Organique et qui se livre, au-delà de toute intention, et malgré l'intention de se créer un monde connivent. L'intention – manifestation de la Raison – est de la partie, mais au lieu d'exercer son pouvoir despotique, elle ne joue plus que le rôle d'une basse continue.

Pour ne pas s'étonner des drôleries enfantines, l'adulte doit apprendre à considérer ce « dessin », dont il est le témoin, selon des critères appropriés.

Pour expliquer en quoi ce ruban de ciel n'est pas une maladresse, il est indispensable de considérer ce qui précède cette manifestation, donc de prendre en compte l'évolution d'ensemble de la Formulation, de remonter jusqu'à sa phase initiale.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

enfants devienne compatible avec leurs nécessités de Formulation ?

Il faudra le temps nécessaire à la diffusion des connaissances. Faire connaître la Formulation – et ce qui l’entrave – est ma tâche. Je m’y emploie de tout mon être. Utopie ? Optimisme ? – Conviction !

L’Âge d’or de l’Expression reviendra.



Table

Introduction : l'Âge d'or.

Je ne suis pas un écrivain

Au commencement seront des mots

Les publications sur le dessin enfantin

Trouver la Formulation

Ma première rencontre

La transformation de la société

Dans le train

Des notes et des observations

« Vous donnez un thème, et hop... ! »

Aller à la maison

La timidité et la parole

Une géométrie familiale

Mes grands-parents...

Ma famille David

Kassel, et puis la maison Trépan

Entretien avec un journaliste

L'appartenance – le patriotisme

André et Éléonore

1950-1980 : les enfants ont-ils changé ?

L'Académie du Jeudi

Réflexions sur l'Art et la Formulation

... sur l'école et l'avenir

Autres réflexions

Les enfants sont devenus des adultes précoces

« Les passés »

L'inexplicable destin

Amis, camarades, voisins...

L'Espace dans la Formulation (la Création du monde)

Les collections

Le Closlieu et la Non-Œuvre

Conclusion : l'Âge d'or de l'Expression reviendra

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie
en février 2014

N° d'imprimeur : XXXXX

Dépôt légal : mars 2014

Imprimé en France



Composition et mise en pages réalisées par

Compo 66 – Perpignan

595/2014